

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

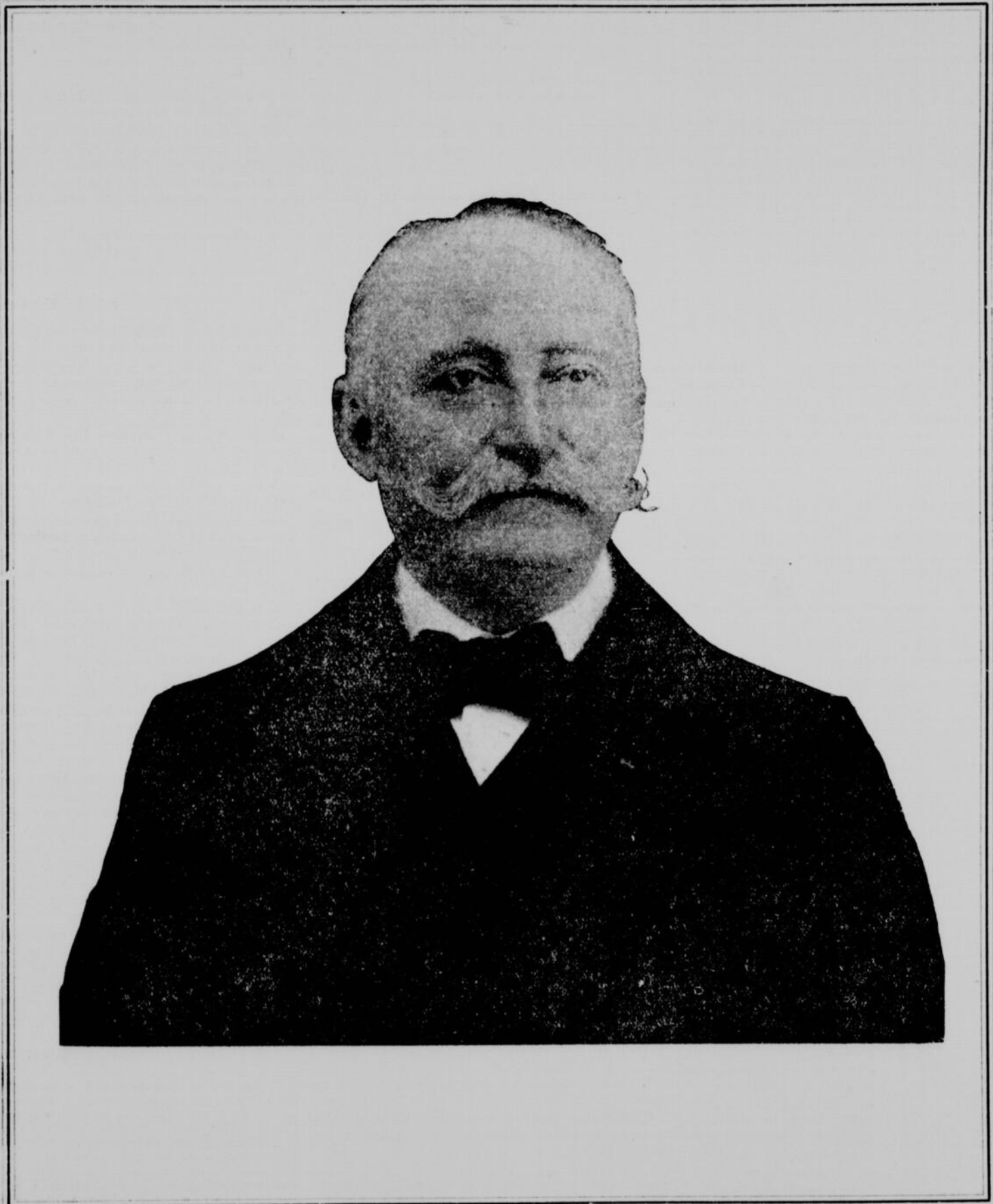
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

10<sup>ME</sup> ANNEE, N<sup>O</sup> 500—SAMEDI, 2 DECEMBRE 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HONORABLE HECTOR FABRE,

ANCIEN SÉNATEUR, COMMISSAIRE DU CANADA EN FRANCE

Photo. J. N. Laprés

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 DECEMBRE 1893

## SOMMAIRE

TEXTE — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — L'abandon, par A.-N. Montpetit. — Chronique artistique, par Joseph Genest. — Les événements du Maroc — Galerie canadienne : L'honorable M. Hector Fabre, par Faucher de Saint-Maurice. — Peuh ! la chasse aux lièvres, par Auguste Barbier. — Poésie : Hommage à Mlle Eugénie C\*\*\*, par Albert Ferland. — Le médecin, par Augustin Lellis. — La peur, par D. Massonneau. — Un conseil par semaine. — Chronique des voyages : Une cérémonie à Calcutta. — La plainte d'une violette, par Viollette. — Carnet de la cuisinière. — Notes et faits : Briques en verre soufflé ; A propos de MacMahon ; Les ongles et le caractère, etc., par Le Chercheur. — Nouvelles à la main — Nos proverbes. — Choses et autres. — Frank J. Marshall (avec portrait). — Feuilles : Les mangeurs de feu ; En famille.

GRAVURES — Portrait de l'honorable Hector Fabre, commissaire du Canada en France. — Les événements du Maroc : La mort du général Margallo. — Les événements du Maroc : 1. La porte Santa Barbara à Melilla ; 2. Le général Margallo ; 3. Fort de San Lorenzo ; 4. Un chef kabile. — Les jolies résidences de Montréal, offertes à la ville, pour le choix d'un château-vice-royal : 1. Résidence de lord Mount Stephens ; 2. Résidence de l'hon. J.-A. Abbott ; 3. Résidence de W.-Geo. Stephens ; 4. Résidence de M. D. McIntyre ; 5. Résidence du Rév. Bond.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

## NOS PRIMES

## LE CENT-QUATORZIÈME TIRAGE

Le cent-quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 2 DECEMBRE à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

## ENTRE-NOUS.



Lisez LE MONDE ILLUSTRÉ, cette semaine, qu'avec les plus grandes précautions, coupez-le doucement, maniez-le avec soin, surtout ne l'envoyez pas brutalement à l'autre bout du salon, en disant qu'il n'y a rien dedans, car vous pourriez vous tromper.

Il vient de se passer, à Montréal, des choses étranges, énormes... si énormes, que je ne sais comment vous les dire ; mais la consigne étant de parler, il faut m'exécuter.

Il était une fois un grand guerrier qui, après

avoir longtemps guerroyé, finit par quitter cette vallée de larmes, pour aller raconter ses campagnes au Père Eternel, qui a dû y prendre un plaisir extrême, en sa qualité de Dieu des armées.

Son récit dut être bien intéressant, car en lisant son histoire, nous sommes émerveillés de l'activité de cet homme prodigieux que nous voyons se battre un jour au sud et que nous retrouvons peu de temps après au nord de l'Europe, cherchant partout l'ennemi, se battant sans cesse, effrayant d'audace, murissant toujours de nouveaux plans de campagne.

Ce fut un grand guerrier, je le répète, et la fin du dernier siècle, ainsi que le commencement du nôtre, ont tremblé à la grande voix de ses canons et aux chants de victoire des braves qu'il menait gaïement à la mort et au triomphe.

Il est mort ! mais le Canada garde son souvenir.

Il est mort ce héros dont la gloire  
Verra la fin de l'avenir...

Il est mort ; mais alors, pourquoi le tuer encore en effigie ?

\*\*\* Pourquoi ? Parce que la haine ne réfléchit pas, n'admet rien.

Mais, voici le fait dans toute son horreur. Il faisait nuit... dans le bureau de M. L.-O. David, greffier de la cité de Montréal, nuit noire, comme cela arrive souvent, paraît-il, dans cet étrange immeuble, après le coucher du soleil.

M. David a le culte des grands hommes, et c'est ce qui explique la présence, dans le dit bureau, de bustes de grands hommes tels que Shakespeare, Corneille, Cicéron, Racine, Napoléon, etc.

Il faisait tellement nuit qu'il était nécessaire que la lumière se fit.

C'est alors qu'un homme s'avança sans bruit dans l'ombre pour tourner la clef du courant de lumière électrique.

Un bruit sinistre, le bruit de la chute d'un corps fit retentir les échos obscurs et... la lumière fut !

L'homme était pâle, lugubre, mais un rictus satanique éclairait ses traits féroces.

A ses pieds gisait, décapité, Napoléon !!!

Le grand guerrier, le héros, le plus illustre capitaine des temps modernes, dont je vous parlais en commençant et que vous avez bien reconnu, était remort.

Et l'homme, l'homme sinistre, était un Anglais ! un Anglais, messenger de l'hôtel de-ville.

\*\*\* Le lendemain, le *Witness* racontait ce drame en dix lignes et consacrait une colonne à une prétendue conspiration ayant pour but de faire sauter un autre guerrier, Nelson, dont vous avez peut-être entendu parler.

C'était justement le contraire qu'il fallait faire. La colonne, Nelson n'en avait pas besoin, puisqu'il en a déjà une, tandis que Napoléon n'en a pas.

De plus, si Nelson est détérioré comme il l'est — entre-nous, il est dans un état lamentable — ce n'est pas la faute des prétendus conspirateurs, puisqu'on ne l'a pas touché du bout du doigt, tandis que Napoléon a été guillotiné par un Anglais.

Vous saisissez toute la différence. Et vous voyez comme la justice humaine est borgne et boîteuse.

Les policemen se sont jetés comme des fauves sur les jeunes gens, qui n'ont même pas effleuré Nelson, et pas un d'eux n'a songé à arrêter le meurtrier de Napoléon.

Les trois jeunes gens sont des Canadiens français.

Certes, je ne suis pas anglophobe, mais, franchement, en face d'une injustice aussi criante, il y a de quoi le devenir.

\*\*\* L'affaire de Nelson — pas un mot de Napoléon — fut aussitôt câblégraphiée en Europe et, quelques heures plus tard, les plus grands journaux de Londres demandaient à leurs correspondants des nouvelles de Nelson.

Comme je suis très lié avec la plupart de ces journalistes, je me suis procuré quelques-unes de leurs réponses que je reproduis textuellement.

— Nelson mort en 1805.

— Nelson, menacé d'apoplexie sénile, menace lui-même de tomber sur la tête des cochers et des violoneux.

— Nelson, à la dernière extrémité, impossible de réparer des ans irréparable outrage.

— Nelson condamné, son départ n'est plus qu'une question de temps.

— Nelson, dégoûté de la place Jacques-Cartier, demande à aller dans l'Ouest, pour être tranquille.

— Nelson tué à Trafalgar par un Français !

En face de ces nouvelles contradictoires, les journaux de Londres ont cru que leurs correspondants se moquaient d'eux, et n'ont plus rien dit.

Faisons comme eux.

\*\*\* Je lis dans le MONDE ILLUSTRÉ de la semaine dernière :

« Dans une lettre qu'adressait, le 28 mai 1756, Mme de Pompadour à son triste protégé, le duc de Richelieu, la favorite de Louis XV écrivait :

« Je rouvre ma lettre pour vous complimenter sur la bonne opération de M. de la Galissonnière. J'espère qu'elle vous avancera. Nous attendons la nouvelle d'un second combat. »

« Quel est ce M. de la Galissonnière ?

« Quelle est cette bonne opération qu'il vient de faire ?

Signé " Un Curieux. "

Sapristi ! Le curieux en question n'est pas fort en histoire et s'il avait eu seulement en main la série de cartes illustrées, que j'ai publiées pour les écoles élémentaires et qui sont en vente au bureau du MONDE ILLUSTRÉ, il aurait vite trouvé la réponse.

Ce La Galissonnière, mon brave curieux, était tout simplement un marin français, qui fut gouverneur général du Canada, votre pays, et s'illustra plus tard par la victoire qu'il remporta sur les Anglais en face de l'île Minorque.

Cette bataille si célèbre eut des suites terribles. L'amiral Byng, commandant la flotte anglaise, vaincu, passa devant un conseil de guerre, à son retour en Angleterre, fut condamné à mort et fusillé.

Mon ami, Faucher de Saint-Maurice a lu, il y a quelques mois, devant la Société Royale, un compte rendu de ce procès qui est une des tristes pages de l'histoire de l'Angleterre.

Dans cette bataille, mon cher curieux, les forces étaient à peu près égales, les Français avaient deux canons de moins que les Anglais, ce qui est une quantité négligeable, en pareil cas, puisque chaque flotte avait près de neuf cents bouches à feu.

L'émotion fut grande en Angleterre en apprenant cette défaite, et le ministère pour ne pas tomber, sacrifia Byng à ses intérêts.

Le jugement du conseil de guerre et la conduite de la couronne, en ce cas, sont considérés par toutes les nations, comme des actes iniques.

Byng était un brave, bon marin, instruit, connaissant son devoir. C'est une victime politique.

C'est donc de son vainqueur que parle la fille Poisson, devenue la Pompadour.

La bataille de Minorque a eu lieu le 17 mai 1756 et la lettre de cette femme est datée de quelques jours plus tard.

\*\*\* Echantillon du français de Jersey :

MARDI LE 31 OCTOBRE 1793

M. ROBERT ALEXANDRE, lequel cesse de faire valoir, fera vendre en vente publique 2 bonnes vaches, une génisse de l'année, H.B., le tout de premier choix, un cheval propre à tous usages, une belle truie avec ses petits, van léger, une charrette, charrue à grain, herse, rolier à bras handcart, civière à roues et à bras, chaffouter, crusher, ventoir, soubattoir, pommes de terre en caisses et par le cabot, Royals et Prince of Wales, garanties pures, barils et paniers, 1000 soubats, froment par le cabot, 26 tonneaux de fume, le contenu d'une citerne de liquid manure, attelage à chevaux, set de harness, couteau à fin, pommes par le quartier, dressoir avec panneaux en verre, 2 bois de lit, raves et swedes et une quantité d'outils aratoires.

La vente à 11 heures du matin.

Un académicien pourrait y trouver à redire, mais je vous avoue que je n'ai nulle envie de trop blâmer ces braves gens, sans prétention, et qui ne disent pas qu'ils parlent la langue de Louis XIV.

Ils font ce qu'ils peuvent, ils gardent le vieux langage, épicé de nombreuses expressions anglaises, mais enfin, ils sont attachés à la langue française quand même.

Faucher de Saint-Maurice a aussi publié une brochure très intéressante sur la langue française dans les îles de Jersey et de Guernesey.

Lisez la.

\* \* Un grand dîner a été donné dernièrement à Montréal à sir John Thompson, dîner qui n'avait rien de politique, attendu que le club Saint-James, où il a eu lieu, ne reçoit pas cette personnalité peu sympathique qui répond au nom de politique.

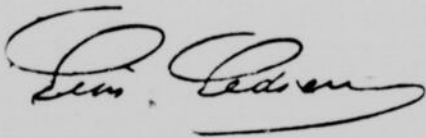
Donc, un dîner vraiment convenable à tous les points de vue, et je vous avoue, cependant, que je n'en aurais pas dit un mot si je n'y avait remarqué quelque chose d'intéressant.

Ce quelque chose consiste en ce qu'il n'y a eu que deux santés proposées : celle de la reine, qui est aussi obligatoire que silencieuse, et celle de l'hôte du jour.

Vous voyez que c'était un dîner de gens bien élevés, car je ne sais rien de si "écœurant" que cette avalanche de discours (!) dont on nous assomme généralement à la fin d'un repas.

Une, deux improvisations spirituelles, bravo ! mais quand je vois ensuite des bons hommes se lever pour parler, c'est-à-dire pour ne rien dire, ou ne débiter que des lieux communs et des sottises, franchement, j'aime mieux dîner avec des gens qui mangent avec leur couteau ou qui s'essuient les doigts avec la nappe.

Je ne fais exception que pour les cas vraiment extraordinaires, quand on sait d'avance que le dîner n'est que le prétexte pour parler de choses spéciales.



L'ABANDON

Les chances de la guerre ayant tourné contre nous, force nous fut de nous unir plus intimement dans notre détresse, afin d'opposer une résistance morale compacte aux prétentions envahissantes des vainqueurs. Il fallut alors rapetisser la patrie que la France nous avait faite si grande. Après avoir été débordés, nous ne voulions pas être absorbés. Pour éviter l'anéantissement nous avons dû nous restreindre à l'habitation des rives du fleuve Saint-Laurent. Là, protégé par la double palissade de la foi et de la nationalité, le pionnier canadien a su braver les coups du sort, rester debout sous son drapeau au milieu de ses vainqueurs étonnés.

Vaineté des spéculations humaines ! Montcalm, fameux guerrier entre tous, a brisé son épée sur les plaines d'Abraham. Avec les débris de l'armée de Lévis, la France croit recevoir le dernier soupir de l'enfant qu'elle avait confié en nourrice à l'Amérique, sans toutefois, pour si peu, interrompre son orgie. Valions-nous une larme de ses yeux, lorsqu'elle venait d'abandonner Louis XIV sur son lit de mort, jetant pour ainsi dire à la voirie la personnification de la gloire de tout un siècle ? Cette génération dédaignait, à la fois, et sa grandeur et son sang. Par bonheur pour nous, une main s'est trouvée à point sur le bord de l'abîme pour nous retenir dans la chute. A défaut de notre mère, la France, qui nous faisait périr dans l'oubli, nous avons eu notre sainte aieule, l'Église, dont les soins nous ont sauvés d'une mort certaine. Hélas ! oui, le fils de saint Louis s'en allait au gouffre en riant de tout le rire de Voltaire, en dansant accompagné du pied léger de la Pompadour, pendant que nous nous retenions aux branches de l'arbre du salut, que nous nous relevions vaillamment, appuyés sur la croix.

A. N. MONTPETIT



Nous venons de recevoir le prospectus du concours littéraire et artistique organisé par l'Académie de Paris Province, sous la présidence d'honneur de MM. Jules Barbier, Henri de Bornier, Armand Sylvestre, Georges Berry, René de Gattines et Frédéric Lohé. Seront admis à ce concours les œuvres littéraires, prose ou vers, les compositions musicales, les peintures et les ouvrages de sculpture de tout genre qui seront dans les conditions mentionnées dans la circulaire.

Les Canadiens désirant prendre part à ce concours pourront consulter le prospectus aux bureaux du MONDE ILLUSTRÉ, ou écrire à M. Armand Sylvestre, rédacteur en chef de *Paris-Province*, à Pierry-Epernay (Marne), France, qui leur fournira des renseignements plus complets.

On vient de me communiquer un numéro du *Daily Sun*, de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), qui contient, sous le titre de *A Canadian Queen of Song*, un article très élogieux à l'adresse de notre compatriote, Mlle Eugénie Tessier. La jeune émule d'Albani est arrivée dans la capitale néo-brunswickienne mardi, le 7 novembre, et a reçu dans l'après-midi, à l'hôtel Royal, l'élite de cette ville, comprenant le gouverneur Boyd et le maire Peters. Le gouverneur souhaite la bienvenue à la diva dans des termes chaleureux, l'assurant de la sympathie de la population de ce lieu pourtant si éloigné de sa ville natale.

Mlle Tessier sut charmer les personnes présentes autant par ses manières affables que par les notes mélodieuses qu'elle leur fit entendre.

Elle donna, à l'Opera House, deux concerts qui lui valurent les félicitations contenues dans l'article plus haut mentionné et qui ne sont que l'écho de celles que lui prodiguent ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre. Son passage à Saint-Jean ne manquera pas de jeter un peu d'éclat sur ceux qui sont si fiers de la compter parmi leurs compatriotes les plus distingués.

Comme d'habitude, quand la compagnie de Lilly Clay vient visiter le Théâtre Royal, une foule de spectateurs se sont rendus à ce théâtre, tous les jours de la semaine dernière. Le genre des représentations de cette troupe est, en effet, de ceux qui ont toujours la faveur populaire, le burlesque. Au moment où le rideau se lève, la scène représente le sultan Effendi sur un trône, recevant les hommages de ses odalisques. Les femmes du harem, après s'être inclinées devant leur supérieur et maître, vont se placer sur des divans placés tout autour du théâtre, et chacune d'elle, par des chants ou des danses, essaie de plaire au sultan qui, il faut l'avouer, est d'une insensibilité telle qu'il convient devant un auditoire de nos climats du Nord.

Vient ensuite une féerie intitulée : *Old age and Youth* (Vieil âge et jeunesse). Quelques-unes des scènes sont d'une vulgarité très prononcée, mais d'autres sont assez intéressantes. Le héros de la pièce, ainsi que Faust, est ramené à la jeunesse alors qu'il avait atteint sa quatre-vingtième année, et, ainsi que Pygmalion, il voit revenir à la vie les statues qu'il avait sculptées dans le cours de sa vie. Cette dernière scène est très jolie. Une douzaine de femmes, toutes de blanc habillées et représentant des Vénus, des Dianes, etc., après une immobilité de quelques minutes sont animées par la baguette de la fée bienfaisante, au grand ébahissement du sculpteur.

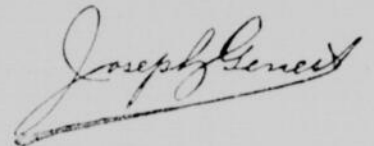
Une danseuse nous apparaît, dans une autre scène, dans la grotte de cette fée et exécute une "danse électrique" qui est charmante. Cette Hérodiasse fin-de-siècle, à la faveur de lumières de diffé-

rentes couleurs, et au moyen de gestes gracieux rendus plus attrayants par le mouvement continu de sa légère tunique de soie, a su s'attirer les applaudissements de l'auditoire ; mais elle n'a pas eu la cruauté de demander les têtes de tous les Jean Baptiste présents.

Cette semaine les frères Hewell, deux jumeaux, jouent une pièce réaliste qui a pour titre *The Operator*. Ce drame développe les aventures de deux jeunes gens dont la ressemblance cause une foule de méprises et contient des scènes très émouvantes.

*Le député de Pombignac*, adapté à la scène et aux mœurs américaines sous le titre de *The Nominee* a été joué la semaine dernière au Queen's où elle a remporté un certain succès. Cette pièce est remplacée par *Paul Kowar*, drame tiré des horreurs de la Révolution Française. Il est rempli de scènes d'amour et d'héroïsme. C'est une fidèle représentation de ce qui se passait en France, aux jours sombres de la Terreur. *Paul Kowar* a déjà été donné ici durant les deux dernières saisons théâtrales et est par conséquent connu de la plupart de nos amateurs. Nous conseillons à ceux qui ne l'ont pas vu d'aller au Queen's cette semaine.

A la suite de nouveaux arrangements avec le théâtre de l'Opéra Français, je crois pouvoir donner, à l'avenir, un compte-rendu hebdomadaire de ce que l'on y jouera.



#### LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC

(Voir gravures)

Les dépêches officielles confirment la mort du général espagnol Margallo. Le général a été tué en essayant d'exécuter une sortie du fort de Cabreziras-Atlas. Un journal parisien nous fournit, sur le combat du 27 octobre, les détails suivants :

Deux mille soldats espagnols, éparpillés sur une ligne de quatre kilomètres, luttaient contre onze mille Arabes. Le général Margallo n'hésita pas à se porter avec des renforts sur le théâtre de la lutte, mais il ne put pas dépasser le fort Cabreziras, où il passa la nuit, pendant qu'il entendait au loin le bruit du canon et de la fusillade à Rostrogorda, où le général Ortega tenait bon contre les Arabes, qui se servaient des tranchées espagnoles elles mêmes pour abri.

La bataille dura toute la nuit, les Arabes poussant d'affreux hurlements et s'aventurant jusqu'à cent pieds des forts.

Dans les lignes de Melilla, le commandement était échu au colonel du régiment Africa ; la garnison resta sur pied toute la nuit, et, samedi matin, une colonne de troupes de toutes armes, appuyée par l'artillerie de place et de montagne, se dirigea vers le fort Cabreziras-Atlas. Malheureusement, Margallo avait tenté une sortie ; c'est là qu'il trouva la mort.

Les renforts envoyés de Melilla permirent de rétablir la communication avec les forts de la rive gauche de l'Oro, et de dégager à Rostrogorda le général Ortega, qui put rentrer à Melilla et prendre le commandement.

On a tant abusé des formalités élogieuses qu'elles sont dépréciées comme des assignats.—FRANÇOIS COPPÉE.

Il est incivil à un homme bien élevé de fermer les yeux devant une femme qui les a ouverts.—CHS MONSELET.

L'homme qui ne sait pas prendre un parti est comme une vague que le vent agite et pousse ça et là.—PASQUIN.



L'HONORABLE M. HECTOR FABRE



FABRE est spirituel à la façon de Rinaw, bon à la manière de Jean de la Fontaine et politique dans le genre de... Fabre. Il a tout vu, tout touché, tout connu. Les sciences administratives, l'économie sociale, les lettres, le journalisme, la diplomatie n'ont plus de secret pour lui, et pourtant au milieu de toutes ses polémiques, de ses luttes électorales,

de ses transformations opportunistes, de ses voyages, de ses travaux littéraires, il est toujours resté affable, aimable, fascinateur. C'est un charmeur. Il a le secret de dire. Il cotoye le sarcasme sans paraître y toucher : il tient son auditoire sous sa phrase magnétique et tout en lardant son adversaire, il le désarme et se réconcilie avec lui après l'avoir fait bien rire. Fabre qui devrait avoir tant d'ennemis, n'a plus que des amis. Faites en autant, ami lecteur, et vous coulez une existence heureuse.

Louis Hector Fabre est né à Montréal le 9 août 1834. Il fit ses cours classiques aux collèges de l'Assomption, de Saint-Hyacinthe, de Saint-Sulpice, et étudia le droit sous la direction de son beau-frère, sir George Etienne Cartier. Inscrit sur le tableau des avocats en 1856 il fit partie de la raison sociale de Fabre, Le Sage et Jetté. Mais la jurisprudence l'impressionnait peu. Pothier, Demolombe, et *tutti quanti* le laissèrent froid. Le journalisme l'attirait, et peu de temps après il quitta une profession qui a permis à l'honorable M. Jetté de devenir un de nos plus illustres magistrats, et à M. Le Sage un de nos meilleurs officiers publics.

Cette partie de la vie de Fabre lui a laissé un joyeux souvenir, qu'il va nous rappeler lui-même.

— Je vous ai promis de vous raconter comment j'avais plaidé ma première cause, ou plutôt comment je ne l'avais pas plaidée.

— Il n'y a rien au monde de plus désert qu'un bureau sans clerc, et de plus désœuvré qu'un avocat sans clients. Or, je n'avais point de clients et j'étais mon propre clerc. Presque tous les avocats ont connu cette époque critique et cependant joyeuse, ce bureau solitaire et cependant habité par les plus belles espérances.

— Mon bureau avait l'air d'une cave. Par la fenêtre, l'unique fenêtre, on voyait le bas du pantalon des passants, des clients qui passaient devant ma porte sans entrer. On y venait prendre le frais, l'été, dans ce bureau. Cela faisait l'effet de la campagne à ceux qui n'avaient pas la monnaie nécessaire pour traverser le fleuve, ou les jambes assez bonnes pour grimper sur les collines.

— De temps à autre, des confrères, qui n'avaient pas plus de clients que moi, venaient me demander si je n'en avais pas à leur prêter. Ils prétendaient à la gloire pour seul honoraire, et se déclaraient prêts à payer les frais des procès qu'on leur confierait. Ne faut-il pas apprendre à ses propres dépens à perdre une cause, si l'on veut ensuite mettre ce talent précieux au service des autres ?

— Un jour, cependant, je vis entrer un de mes amis, tout rayonnant.

— J'ai une cause, dit-il ; partageons-la.

— Je lui serrai la main avec émotion.

— La cause est bonne, reprit-il, mais entourée de circonstances assez difficiles à démêler pour jeter quelque lustre sur celui qui la gagnera. Seulement, je manque d'assurance et je tremble d'avance à dire d'une voix tonnante : *Messieurs les jurés !* de préparer la cause, veu-tu la plaider, et nous partagerons les honoraires ?

— Comment donc !

— Mon confrère me raconta ensuite en quelques mots ce dont il s'agissait. Notre client était accusé d'avoir volé un cheval. Circonstance atténuante, ou plutôt point capital de la défense : on n'aurait point retrouvé le coursier sans lui. Le noble animal avait pris la clef des champs, et, après une promenade prolongée assez tard dans la nuit, était allé se réfugier dans l'écurie d'un parent de l'accusé, sans avertir personne. Y avait-il là de quoi faire condamner un homme ? Ne devait-on pas plutôt admirer l'instinct de ce cheval, qui, au lieu de rentrer tout simplement chez son maître après une escapade, avait été finir la nuit sous un abri où l'attendait l'impunité ?

— L'affaire me parut superbe.

— Peut-être, me dit mon collègue dans la défense, peut-être serait-il bon d'aller voir l'accusé, moi pour recueillir de nouveaux éclaircissements sur l'affaire, toi pour puiser un redoublement d'éloquence dans l'aspect d'un innocent persécuté.

— Le fin mot de la chose, c'est que mon collègue avait une belle sur le chemin de la prison et qu'il désirait passer sous ses fenêtres dans l'espoir d'apercevoir sa prunelle noire.

— L'entrevue avec l'accusé n'offrit rien de palpitant. Le fait est qu'il n'avait pas l'air d'un jeune homme destiné à commettre de gros méfaits, nonobstant le cheval qui l'avait conduit en prison.

— Nous nous séparâmes en nous disant :

— Nous le sauverons.

— Le lendemain, X... consacra sa journée à étudier les témoignages et moi à préparer ma harangue. En nous retrouvant le soir, nous eûmes la même pensée, la même exclamation :

— C'est un grand coupable !

— Mais nous le sauverons.

— L'examen et les réflexions des jours suivants fortifièrent cette conviction, sans ébranler notre résolution.

— Il nous paraissait évident que nous avions sous nos soins un adroit coquin. Nous éprouvions bien par avance quelques remords de le ravir au glaive de la justice, mais ce scrupule devait-il aller jusqu'à nous faire perdre notre première cause ?

— Nous le sauverons ! s'écria mon collègue.

— Nous le sauverons ! répondis-je en chœur.

— Nous attendions avec hâte le jour du procès. Le grand jury tardait bien, au gré de nos désirs, à faire son rapport. Enfin il le fit. Nous étions en Cour, mon collègue et moi, pour demander à ce que le procès fût fini le plus tôt possible.

— La preuve contre notre client était si peu concluante, son innocence apparut avec tant d'éclat aux yeux du grand jury, qu'il fut renvoyé immédiatement des fins de la plainte.

— Le géolier lui fit même des excuses de l'avoir si longtemps retenu en prison et lui en ouvrit les portes à deux battants.

— Le coup qui brisait les chaînes de l'accusé fut rude pour ses défenseurs dont cet acquittement prématuré étouffait l'éloquence. Mon collègue surtout, qui ne devait pas parler, mais qui maintenant regrettait l'occasion perdue, mon collègue était consterné.

— Nous l'aurions sauvé ! me dit-il, en sortant du tribunal.

— En es-tu bien sûr ? lui dis-je. Quant à moi, j'estime qu'il a agi prudemment en se faisant acquitter par le grand jury. Il se serait peut-être noyé avec nous.

— Cet incident décida de ma vocation. Il n'y avait pas à en douter, je ne savais distinguer un innocent d'un coupable. Le flair juridique me manquait. Sur l'heure, je donnai ma robe à un pauvre garçon qui venait de se faire admettre au barreau, faute de mieux, et qui, depuis, est sournoisement passé huissier dans un autre district.

— Voilà pourquoi, moi, de mon côté, d'avocat je suis devenu journaliste, pour vous servir.

Fabre fit ses débuts dans l'*Ordre*, puis, de 1862 à 1866, il rédigea le *Canadien*. Sa plume incisive, nerveuse, allant droit au but révolutionnaire les traditions du journalisme en ce pays. Sa réputation s'établit sûrement et les abonnés tinrent à le prouver en se présentant à la caisse plus souvent que d'ordinaire. Le 13 mai 1867, Fabre fonda l'*Événement*. Ce jour-là lui naissait son fils Paul,

et ce fut l'enfant qui donna le nom du nouveau journal. Cette feuille fit sensation. Reliez le premier numéro de l'*Événement*, vous constaterez que tout est fait de la main de Fabre. C'est lui qui a écrit le premier Québec, parlé de la politique nationale, fait la chronique, compilé les faits divers, les petits événements du jour, la partie commerciale, rédigé les annonces, et chose inouïe dans nos annales, signé le feuilleton, nouvelle charmante, intitulée : *La chasse aux dots*.

Le bureau de l'*Événement* était destiné bientôt à recevoir toute une pléiade d'hommes intelligents, d'érudits et de travailleurs. Là se rencontrèrent Oscar Dunn, Gérin, Provencher, Dansereau, Chapleau, Mercier, Fontaine, Langelier, Lucien Turcotte, Royal, DeCelles, Marmette, Buteau Turcotte, et bien d'autres encore. L'état-major du journal se composait du spirituel et regretté Achintre, de Nazaire Levasseur, le causeur charmant et l'intrépide musicien, de Marcotte, cet excellent caissier qui avait toujours cinq francs à la disposition des malheureux affligés par une *fin de mois*, et de Levy-Peccio qui, tout en faisant l'au-mône en ville, représentait si dignement la Garonne sur les bords du Saint-Laurent.

Pour arriver au bureau du journal, il fallait escalader l'escalier du casse-cou de la Montagne, et entrer dans une vieille mesure qui datait du temps des Français. Le lieu de réunion était tout à fait en haut. Là, au milieu des pipes, des enciers, des ciseaux, des vieux journaux, siégeait la direction. Dieu seul sait l'esprit qui s'est éparpillé là, entre ces quatre murs poudreux. C'est à l'*Événement* que je fus le témoin d'une scène navrante qui me suivra pendant toute ma vie.

Ce soir-là, c'était un samedi soir, le vent soufflait en tempête. Le nord-est passait sur Québec en poussant ses hurlements de désespéré. On eût dit qu'il portait en lui toutes les plaintes des noyés du golfe Saint-Laurent et qu'il venait les déposer sur les remparts du vieux Québec. Pourtant, les bureaux de l'*Événement* étaient restés ouverts. Une foule énorme, silencieuse, les encombra et faisait queue à la porte. J'en faisais partie. Les uns étaient consternés et comme foudroyés dans leur plus chère affection. Les autres riaient aux éclats de la naïveté de ceux qui ajoutaient foi à la dépeche du roi Guillaume. Or, on était au 1er septembre 1870, et le télégraphe venait d'annoncer l'écrasement de la France. Tous attendaient anxieusement la publication des dépêches, partagés entre une conviction poignante et un espoir chimérique, lorsque tout à coup la foule s'ouvrit avec respect pour laisser passage à M. Gautier, consul général de France en Canada. A l'instant, le silence se fit : tous les regards se portèrent sur lui. A son attitude, grave, émue, à cet air auquel on ne se trompe pas et qui révèle un cœur brisé, la certitude se fit dans tous les esprits et tous les yeux se mouillèrent de larmes. On resta longtemps, pleurant en silence, entourant le représentant de la France de la sympathie la plus vive, du respect le plus profond.

Nous n'avons jamais vu pareil recueillement, semblable douleur. La France vaincue a dû recevoir des témoignages plus retentissants, mais jamais elle n'a eu de témoignage de plus sincère affection. Notre propre patrie écrasée, notre propre sol dévasté n'aurait pas causé à nos âmes une souffrance plus cruelle, arraché à nos poitrines un sanglot plus déchirant. C'est que, voyez-vous, le peuple canadien tient encore à la France par toutes les fibres de son cœur.

La défaite fut annoncée en ces termes par Fabre, dans l'*Événement* :

— La vieille France a été vaincue par la Prusse nouvelle, c'est-à-dire par la science, par le progrès appliqués par la guerre. Elle qui a si souvent avancé les autres nations, que tant de fois leur a montré la voie, elle s'est laissée surprendre. Se reposant sur son génie qui lui rend tout facile, sur sa valeur qui met tous les prodiges à sa portée, elle a méprisé les forces qui ont changé la face du monde, sans lesquelles les peuples ne peuvent plus rien, et qui ont rendu les héros inutiles.

— Eclairée par cette brusque catastrophe, la France nouvelle va mesurer la profondeur de l'abîme à laquelle elle échappe. Avec cette sorte d'intuition merveilleuse qu'on lui connaît, elle va

apprendre en un jour ce qui lui coûta si cher d'ignorer ; et, s'élançant avec cette impétuosité qu'aucune nation n'a possédée au même degré qu'elle, dans les voies où la Prusse ne s'est avancée qu'à force de temps et de patience, elle la rejoindra bientôt, la dépassera et prendra plus tard, dans toutes les sphères à la fois, une de ces éclatantes revanches qui effacent les traces des humiliations et qui portent du coup au sommet.

« Ne désespérons donc pas, Canadiens français ! A la tristesse de nos âmes nous sentons que l'épreuve est terrible, la blessure affreuse, la chute épouvantable ; mais aussi, nous voyons au fond du cœur comme au fond de l'esprit une lumière qui nous montre la France reprenant sa place dans le monde. »

Voilà de belles et de nobles pensées, dites dans un beau et mâle langage. Entre une polémique et un article de fonds, Fabre a trouvé le temps de faire un peu de littérature. Il a signé une étude remarquable sur une des victimes de la révolution de 1838 : Chevalier de Lorimier, et il a écrit sur nos *Ecrivains canadiens*, sur *La littérature canadienne*, sur *La Confédération*, *l'Indépendance*, *l'Annexion*. Nous lui devons aussi des chroniques fort bien dans le temps et quelques jolies nouvelles, entr'autres *Le cœur et l'esprit*. Fabre a été président de la Société littéraire et historique de Québec.

En 1873, il fut mordu par le démon de la politique et se présenta dans le comté de Québec où il fut défait par sir Adolphe Caron. Dans une brochure mordante, spirituelle, faite rare aujourd'hui, intitulée : *Pourquoi j'ai été battu ?* il faisait le récit navrant et humoristique tout à la fois de sa chute électorale. Je viens de relire cette plaquette, et ma foi, elle est encore à sa place, et elle est fort drôle. En 1875, le ministre Mackenzie appela Fabre au Sénat. Il n'y fit que passer et son éloquence fière, hardie, toute gauloise n'eut que le temps d'éveiller pendant quelques heures, le paisible silence qui pèse généralement sur la respectable immobilité de la Chambre haute. Les talents de Fabre devaient s'exercer sur une sphère où il lui était permis d'être lui-même. Notre pays désirait avoir un représentant accrédité à Paris et Fabre fut désigné. Il avait à remplacer un homme qui a laissé les meilleurs souvenirs à Paris. M. Paul de Cazes nous y avait brillamment représenté pendant six ans. Fabre se mit courageusement à l'œuvre et depuis il n'a cessé d'être au premier rang et de nous faire honneur. Entouré de relations sûres et des plus distinguées, connaissant à fond son pays et la France, il nous rend les plus grands services auprès de la mère-patrie. Demandez-le à tous ceux qui ont eu l'occasion d'entrer en relation avec lui, pendant un voyage d'Europe. Libéraux comme conservateurs ne vous feront que des éloges de notre représentant. Il est vrai que s'il les mérite, il doit les partager avec son aimable et gracieuse compagne, qui sait si bien exercer là-bas les vertus de la charité et de l'hospitalité.

L'Angleterre a voulu reconnaître les services de Fabre en le nommant compagnon de l'ordre Saint-Michel et de Saint-George, pendant que la France lui donnait la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Fabre qui est toujours heureux dans tout ce qu'il fait, l'a été tout particulièrement en Saintonge, lors des fêtes données en l'honneur de Champlain.

Dans son discours prononcé lors de la conférence de Saintes, il a développé cette grande idée : « La force du Canada lui vient des efforts combinés du paysan et du prêtre : le premier a rendu le sol fécond, tandis que le second a maintenu la foi apportée par nos missionnaires. »

Ces grandes paroles allèrent se perdre au milieu des applaudissements de la foule. Le voyage de notre commissaire au pays des aïeux, en Anis et en Saintonge, n'a été qu'une marche triomphale.

Et maintenant, que pourrai-je ajouter à ce que vous venez de dire ? Ne pourrait-on pas dire de Fabre ce que l'on a écrit sur un personnage qui a fait sa marque ?

« Sa conversation est vive, impatiente, éclatante d'esprit, éblouissante et scintillante, toujours bienveillante et jolie. Je n'ai rien entendu de

plus spirituel, de plus original que ses discussions. Il semble qu'il va terrasser son adversaire ; mais, tout près de l'accabler de sa supériorité, il lui prouve qu'il a de l'esprit, tout en n'ayant pas le sens commun. Le vaincu est content. Il triomphe toujours sans blesser son adversaire. Il fait rire sans qu'on puisse lui en vouloir. Je ne lui ai jamais entendu faire une moquerie. Il a dit beaucoup de choses piquantes ; jamais il n'a été méchant. Personne n'a été plus constamment obligeant, ami plus dévoué. Je crois qu'il est impossible d'avoir plus de cœur et plus d'esprit, il est vrai que l'un et l'autre sont incomparables. Il joint à une instruction rare, à des connaissances profondes, une modestie plus rare encore. »

A Paris, Fabre, tout en s'occupant de nous, se laisse tranquillement vieillir.

« Or, dirait René Doumic, savez-vous rien de plus charmant que la vieillesse d'un homme qui sait vieillir ? On est calme, indulgent, souriant. On s'accoutume des choses et des gens. On s'est arrangé sa place dans la vie, comme on a, dans sa chambre, dans son salon, dans son club, son coin d'élection et sa place accoutumée. On a passé par tant d'épreuves qu'on ne craint plus qu'aucune autre nous semble nouvelle ; on a eu tant de déceptions et tant d'espoirs trompés, qu'on a pris l'habitude de ne plus rien attendre. Cela même est la sagesse et le secret du bonheur ; ne pas demander plus à ce monde qu'il ne peut nous donner. On n'a plus de désirs et on n'a pas de regrets ; car on sait maintenant le peu que vaut ce que l'on a désiré si fort. On ne sait plus haïr. On aime encore, mais sans mettre dans ses affections cet emportement qui les rend souvent douloureuses. Comme on voit que les autres, peu à peu, se créent hors de nous des amitiés et des intérêts, on s'enferme à mesure dans un égoïsme serein très conciliable avec la bonté. On a des souvenirs. Il en est parmi ces souvenirs d'infiniment tristes : ce sont ceux où on se complait ; car c'est une compensation singulière et commune que les douleurs d'autrefois nous deviennent chères et qu'il s'en dégage un charme mystérieux. C'est vraiment parmi ces souvenirs qu'on continue de vivre. Pour ce qui est de la vie d'aujourd'hui on y assiste en spectateur. On l'aperçoit au travers d'une brume. Les couleurs s'en effacent, les bruits s'en assourdisent. Les choses présentes ne semblent plus assez réelles et les choses anciennes sont trop loin pour qu'on puisse encore en souffrir. Cela est très doux... C'est une jolie chose, en effet, que la vieillesse quand on n'a d'ailleurs ni catarrhe, ni rhumatismes. C'est ainsi qu'au souvenir de cette existence heureuse et longue on se prend à rêver de choses qui ont je ne sais quel charme passé : pour une fois des réflexions optimistes nous viennent : un attendrissement vague nous pénètre, comme celui qu'on éprouve à entendre de très vieux airs. »

Fabre n'en est pas encore rendu à cette période de recueillement, mais il s'y achemine lentement, sûrement. Muri par l'expérience, par l'étude, par l'esprit d'observation, il sait maintenant ce que valent les choses de la vie. Il en prend gaiement son parti, bien décidé à vivre longtemps pour le bien de ses compatriotes et pour la propagation de la verve gauloise. Aussi, pour terminer cette esquisse, lui dirai-je, ce que son clergé répète souvent à son vénérable frère, Mgr Fabre, archevêque de Montréal :

*Ad multos annos !*

*Touche le saint Maurice.*

## PEUH ! LA CHASSE AUX LIÈVRES

Vous devez bien connaître M. Meignac, un Marseillais qui est presque toujours sur le boulevard ; M. Meignac, ce Marseillais qui est si blagueur, même pour un habitant de Marseille.

L'année dernière, une ou deux semaines avant l'ouverture de la chasse, je reçois une lettre d'un

de mes amis qui possédait des terres en Normandie ; il m'invitait à aller faire l'ouverture chez lui, me priant d'amener quelques compagnons. Aussitôt, je pense à ce Meignac qui toujours vantait son adresse au fusil. J'allai le trouver. Mais, dès les premiers mots il m'arrêta :

—Peuh ! la chasse aux lièvres !... Allons donc !... Est-ce une chasse ?... Parlez-moi de la chasse aux lions, aux tigres... au moins là il y a de l'imprévu.

—!!!

D'ailleurs, nous avons le temps et je vais pouvoir te raconter ma dernière grande chasse.

—Raconte !

—Figure-toi, mon cer, que j'étais avec le vicomte Plousignac sur les bords du Nil. On nous avait dit que les bêtes féroces abondaient dans ce pays.

Z'étais à peine arrivé que je voulais partir ; mais mon compagnon commença par alléguer que le voyage l'avait fatigué, qu'il était mal disposé... Enfin, je vis qu'il avait peur. Rien d'étonnant d'ailleurs, il n'est pas de Marseille.

—Eh bien ! reste, lui dis-je, je vais partir seul puisque tu n'es pas assez brave pour me suivre... Il se décida enfin à venir.

Quelque kilomètres à peine nous séparaient de la ville, que nous entendions un rugissement. C'était un lion qui venait de notre côté. Mon povre tremblait comme une feuille. Je le fais cacher derrière un buisson et je m'avance seul.

En me voyant, le roi du désert se précipite sur moi ; mais plus prompt que lui, je lui envoie une balle dans l'œil droit. Il était mort !... Je le jarge sur mon épaule et l'apporte à ce Plousignac.

Il n'ose pas même toucher à ce cadavre ! La bête était si grosse !... Alors je lui dis :

—Et toi, rapporteras-tu aussi ton lion ?

—Mais, mon ami, je ne suis pas aussi bon tireur que toi.

—Si ce n'est que ça, je puis te le tuer : un ami c'est pour moi un frère !

A peine avais-je parlé qu'un rugissement se fait entendre : c'était la femelle de celui qui n'était plus. Je cours, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je vise et... la tue. Ma balle lui avait traversé le cœur. Je la ramène à mon ami terrifié.

Ne voulant pas dépeupler le désert, je dis à ce Plousignac :

—Si nous allions déjeûner ?

Nous allumâmes nos pipes et partimes.

En chemin, mon ami se vit forcé de s'arrêter. Z'avais à peine fait vingt mètres que z'entends un grand cri. Je me retourne... et zuze de ma stupéfaction : seules les deux zambes de mon infortuné camarade émergeaient de la gueule d'un énorme crocodile... long comme la Cannebière. D'un bond je me précipite sur ce nouvel ennemi... Z'arrivai trop tard, hélas ! les zambes étaient entrées, et déjà le crocodile regagnait le fleuve...

Alors, sans perdre la tête, je rattrappe par la queue ce terrible habitant du Nil et le force à revenir sur la terre. Puis, comme je porte toujours à la casse une petite pharmacie, je lui administre un vomitif et le force ainsi à rendre la liberté au povre prisonnier.

C'est depuis ce temps que le vicomte de Plousignac ne casse plus...

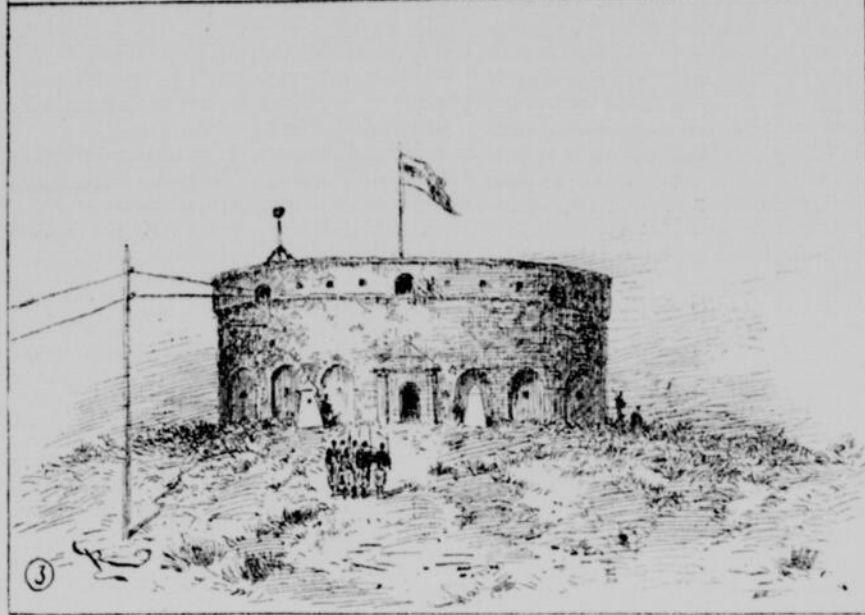
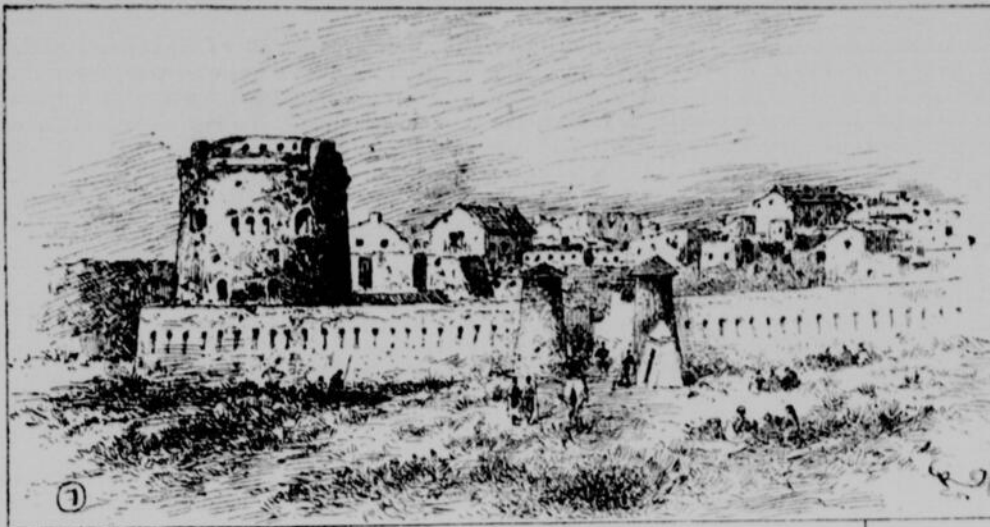
C'est ainsi que je l'aime, moi, la casse, avec des émotions comme celles-ci... Mais la casse aux lièvres ! Peuh ! ne m'en parle jamais !

AUGUSTE BARBIER

Les biens que l'on vante le plus ne sont pas ceux que l'on a, mais ceux que l'on désire.—ED. ABOUT.

Mère, évitez deux défauts dans l'éducation de votre fille : celui d'en faire votre idole, et celui de lui apprendre à se poser en idole.—MGR LE COURTIER.

La vente de *l'Ami des Salons*, par Mlle Nitouche, augmente tous les jours. La seconde édition disparaît à vue d'œil. Prière à tous de se le procurer, avant qu'elle ne soit complètement épuisée. Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, 1826, rue Ste-Catherine.

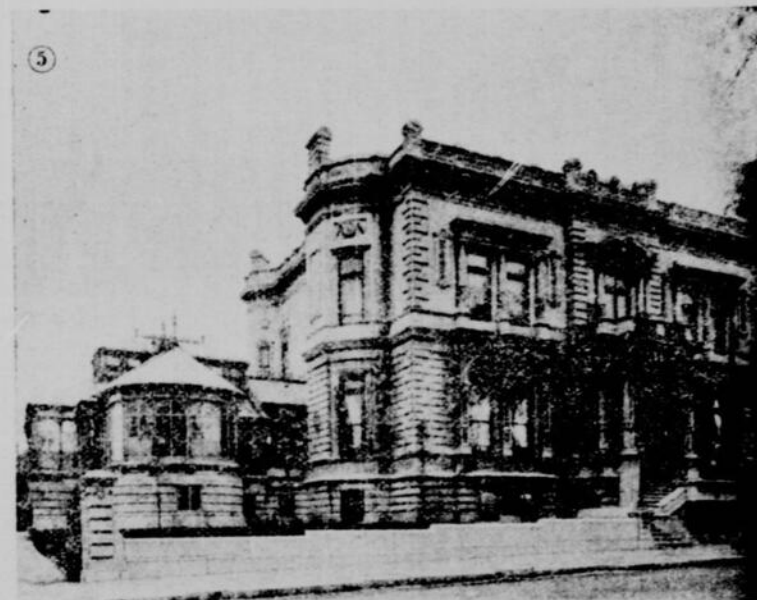
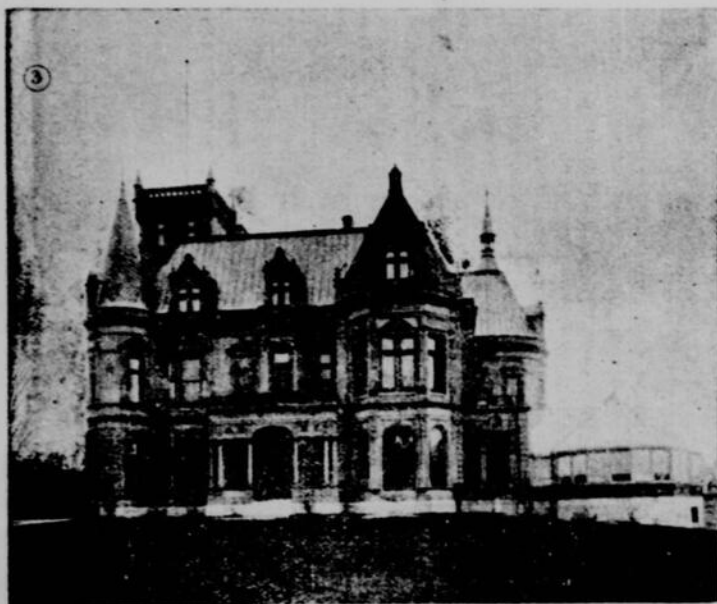
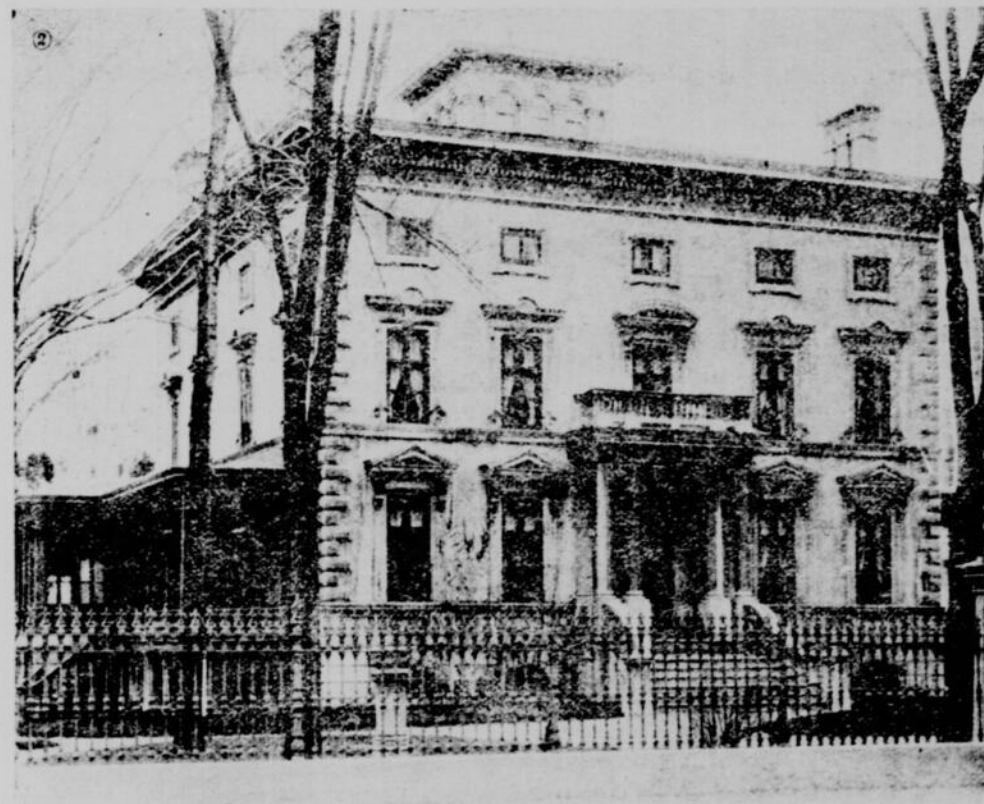


1 La porte Santa Barbara à Melilla. — 2. Le général Margallo. — 3. Fort de San Lorenzo. — 4. Un chef kabyle

LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC



LES ÉVÉNEMENTS DU MAROC.— LA MORT DU GÉNÉRAL MARGALLO



1 Résidence du Rév. Bond, 9, Beaver Hall Hill—2 Rés. de W. G. Stephens, 845, Dorchester—3 Rés. de M. D. McIntyre, 317, Drummond—4 Rés. de l'hon. J. A. Abbott, 919, Sherbrooke—5 Rés. de lord Mount Stephens, 140, Drummond

LES JOLIES RESIDENCES DE MONTREAL OFFERTES A LA VILLE POUR LE CHOIX D'UN CHATEAU VICE-ROYAL

Photographies J. N. Laprés

HOMMAGE A M<sup>lle</sup> EUGENIE C\*\*\*

“ De leur couronne virginal  
Mes cheveux toujours protégés  
Ne furent jamais dérangés  
Que par la brise matinale.

“ Mon père seul a caressé  
Ce front d'où mon voile retombe,  
Mes lèvres n'ont jamais pressé  
Que les ailes de ma colombe.

“ Le jour où, soumise à ses lois,  
Je suivrai l'époux que j'ignore,  
Il me verra, naïve encore,  
“ Rougir pour la première fois.”

M<sup>me</sup> EMILE DE GIRARDIN.

Jeune fille, pour toi je réveille ma lyre  
Au chant respectueux que ta vertu m'inspire,  
Car c'est un des devoirs de tout barde chrétien  
Que de faire en ses vers la louange du bien.  
Enfant, présente-moi ton front chaste et modeste,  
Où la pudeur reluit comme un reflet céleste.  
Je veux le couronner, montrer à tous les yeux  
Combien une vertu rend un front gracieux.  
J'aimerais de ton cœur ouvrir la page entière,  
Pour y montrer comment l'amour et la prière  
Peuvent harmoniser, sous le rayon divin,  
Le devoir au plaisir, l'angélique à l'humain.  
Je t'offre comme exemple à toute demoiselle,  
Car ce sont les vertus qui font la femme belle.  
La franchise en tes yeux trahit tes sentiments,  
Et tu mêles tant d'âme à tes discours charmants,  
Que l'on peut toujours voir au fond de ta pensée.  
Comme au sein de l'éther quand la nue est passée,  
Délicatesse, amour, candeur, humilité  
Rayonnent dans ton être et forment ta beauté.  
Comme au moindre contact la vive sensitive  
Referme en un moment sa corolle craintive  
Tu ne pourrais souffrir l'effleurement du mal  
Sans que l'incarnat brille à ton front virginal,  
Puisse tu, jeune fille, aux luttes de la vie  
Garder comme un trésor ces vertus qu'on t'envie.  
Hélas ! l'homme est toujours pur et tendre au matin,  
Mais souvent ne l'est plus même avant son déclin.  
Sois puissante d'amour et forte d'espérance ;  
Prie avant que ton cœur se brise à la souffrance ;  
Prie et crains ce vain monde où l'on joue à l'affront ;  
Prie et passe toujours avec des fleurs au front !

## LE MEDECIN



HASSÉ de cet Eden délicieux où  
son Créateur avait bien voulu  
le placer, en le comblant de  
biens sans nombre et d'un bon-  
heur sans mélange, l'homme,  
courbé sous le poids de sa grave  
désobéissance, soumis à mille  
misères, s'en va par la terre,  
maudit par Dieu en son tra-  
vail. Que de mauvais penchants

éclosent en lui ! Que de remords ? que d'afflictions  
viennent l'assaillir ! Mais, par un sentiment natu-  
rel qu'il ressent au fond de son cœur, par la con-  
naissance de son Seigneur qui s'est révélé si bon  
et si juste, l'homme s'émeut du malheur de l'homme,  
et plus tard le catholicisme ravive le feu de cette  
charité par le sang de Jésus-Christ.

Chaque souffrance a son remède. En indiquant  
le ciel, le prêtre met le baume divin sur les plaies  
de l'âme, et répand la semence des saintes vertus  
qui doivent croître à mesure que le chrétien avance  
dans le sentier qui y conduit ; le riche ouvre sa  
porte au pauvre et lui donne l'abri, le vêtement  
et le pain ; le fort essuie les sueurs du faible et  
l'aide en son labeur ; et le médecin guérit les  
maux de l'humanité déchue.

A peine adolescent l'élève sent s'éveiller en son

cœur une grande admiration pour cette vocation  
qu'il entrevoit pleine d'attraits, belle entre toutes.  
Voilà désormais le but qui, de bonne heure, le  
rend sérieux, sage et d'une application qui ne lui  
laisse pas perdre une minute de son temps.

Il sort du collège, libre dans la vaste arène de  
ce monde où se livrent toutes sortes de combats.  
Bien des voies brillantes s'ouvrent devant lui. Il  
pourrait entrer au barreau, s'y illustrer par son  
savoir ou son éloquence ; en servant son pays, il  
pourrait, dans l'art militaire, se couvrir de lauriers  
glorieux. Mais il ne court pas après la gloire, non  
plus après les richesses.

Il aperçoit un champ où il peut satisfaire les  
ambitions de son âme chrétienne. Son désir a  
toujours été de travailler pour sa patrie en soula-  
geant les malades, en les guérissant. Il ne se  
laisse éblouir par aucun éclat, et muni d'un brevet,  
fruit de tant de fatigues, qui le remplit de joie et  
d'espérance, il entre à l'université, et pendant  
quatre longues années s'adonne aux pénibles  
études de la science d'Esculape. De combien de  
plaisirs il se prive, de ces plaisirs qui font le  
charme de la vie d'un trop grand nombre de jeunes  
hommes qui ne se soucient guère d'autre chose !...  
Après ses travaux excessifs, la récompense est son  
diplôme qui lui permet de parcourir ce chemin, où  
son cœur tressaille à la seule pensée du bien qu'il  
pourra faire à ses semblables.

Il s'est tracé la ligne du devoir, il ne dévie pas.  
Soucieux de pénétrer dans ce labyrinthe scienti-  
fique où devant chaque pas se découvrent de nou-  
velles maladies qui demandent de nouveaux re-  
mèdes, il ne manque pas un moment d'agrandir en  
lui les connaissances qui peuvent servir au soula-  
gement d'autrui.

Voyez-le, toujours prêt à l'appel, jour et nuit,  
par les temps de pluie, de neige, par les froids les  
plus rigoureux, par les chemins impraticables,  
quelquefois dans de mauvais véhicules qui me-  
naçent de se briser, voyez-le, oubliant la nourri-  
ture pour réparer ses forces, se rendre à des dis-  
tances éloignées... Il considère son patient avec  
une sollicitude admirable, s'informe, ne laisse au-  
cun détail pour bien connaître le mal et le com-  
battre avec les armes nécessaires.

Au milieu de l'immense bonheur qu'il ressent  
d'avoir rendu au père et la mère et l'enfant, d'avoir  
conservé leurs parents à de pauvres petits êtres  
dont il a entendu les sanglots à la veille de de-  
venir orphelins, d'avoir ramené le frère et la sœur  
dans les bras l'un de l'autre, il accepte la modique  
somme que le riche verse en sa main. Si les ri-  
chesses le favorisent, il les emploie à faire la vo-  
lonté de notre Père à tous. Sans être appelé, il  
se dirige vers le pauvre que la souffrance et la  
honte retiennent, nécessairement en sa chaumière ; il  
s'enquiert, et avec les médicaments qui l'aideront  
à revenir à la santé, lui porte les aliments dont il  
le sait avoir encore plus besoin.

Il se réjouit au son de la cloche qui annonce  
l'entrée au monde et la régénération d'un chrétien,  
et pleure, quelques heures après, en entendant le  
glas qui publie le départ d'un pèlerin qui vient de  
terminer sa course.

Voyez-le, durant les maladies contagieuses et les  
épidémies : il ne se souvient plus de lui, il vole au  
plus fort du danger, s'ingénie à découvrir les  
moyens d'enrayer le fléau, ne regarde aucun  
trouble, prodigue ses avis pour les précautions hy-  
giéniques, se multiplie pour répondre au besoin et  
donne l'exemple du plus beau dévouement.

Où, le médecin est grand devant les hommes !  
Dans l'exercice de son ministère, encore plus rem-  
pli du désir du salut des âmes que de la guérison  
corporelle, après avoir reconnu l'inutilité des re-  
mèdes, avec des paroles d'une bonté touchante, il  
avertit le moribond de la gravité de son état, lui  
conseille pieusement de demander le prêtre, pour  
recevoir les sacrements de la vie éternelle qui  
pourront aussi influer sur sa santé, et le ramener  
à la vie présente. Si c'est un infidèle, il le presse  
de se reconnaître en lui prouvant les erreurs où il  
a vécu jusqu'à ce jour et la miséricorde infinie de  
Dieu.

Que de tristes scènes se passent sous ses yeux !  
Que de douleurs morales il dévoile sous le masque  
des douleurs physiques ! Son cœur s'émeut des  
confidences qu'on lui fait, et des peines que sa

sensibilité lui découvre quand on voudrait les lui  
cacher. Il verse des larmes avec ceux qui gé-  
missent ou sur la mort d'un être chéri ou sur quel-  
qu'autre grand malheur, les aide de ses sages et  
tendres conseils, et réussit à guérir des chagrins  
qui peut-être les auraient conduits au tombeau.

Afin qu'il soit un instrument dans ses mains  
adorables, le Seigneur se plaît à le protéger visi-  
blement, à lui faire comme un bouclier de son ab-  
négation : on dirait, pendant longtemps, que la  
mort ne peut rien contre lui.

Où, le médecin a bien du mérite devant Dieu !

Il a vieilli, ses cheveux ont blanchi, ses jambes  
plient sous le fardeau des infirmités dont il n'est  
pas plus exempt que les autres. Il s'est usé dans  
les sacrifices, au service de ses nobles fonctions,  
mais malgré sa vieillesse, il n'est jamais sourd à la  
voix qui réclame ses soins. Il oublie son état, et  
mu plutôt par la charité qui lui donne une seconde  
viguer, il exerce son ministère jusqu'à la mort,  
jusqu'à la mort qui vient à lui douce et calme, fi-  
dèle image de sa vie.

Et quand la cloche tinte au clocher de la pa-  
roisse pour annoncer la fin de cet homme ver-  
teux, que tout le monde a aimé, une profonde,  
regret saisit le cœur des paroissiens. *Pertransivit  
benefaciendo* : et leurs pleurs silencieux disent  
qu'ils comprennent la perte qu'ils viennent de  
faire.

Une foule nombreuse l'accompagne à sa der-  
nière demeure. Il a laissé sur la terre un exemple  
sans tache à suivre pour ceux auxquels est dévo-  
lue sa sublime vocation, et, du tertre en fleurs où  
il sommeille, de continuelles prières de reconnais-  
sances montent au ciel pour le repos de son âme.

## LA PEUR

Avez-vous jamais eu peur ? Avez-vous enduré  
ces terribles souffrances que cause la peur ? Non,  
n'est ce pas ; on n'avoue pas cette passion basse  
qui dégrade l'homme et dont il peut si difficile-  
ment s'affranchir.

Il me souvient d'une peur extraordinaire, folle,  
que j'ai eue étant enfant, à sept ans. Il était huit  
heures du soir, et l'on venait de me coucher dans  
mon petit lit, dans la chambre de mes parents.

Eux, étaient à table avec des amis. La salle à  
manger communiquait directement avec la cham-  
bre, et on avait laissé la porte entr'ouverte. Je  
tardais à m'endormir, suivant curieusement la  
conversation qui se tenait à côté. J'entendais  
mon père parler de la pêche qu'il ferait le lende-  
main, car c'était un grand et bon pêcheur.

Une fenêtre faisait face à mon lit, et machina-  
lement je regardais du côté de cette fenêtre.

Tout à coup, un nuage qui couvrait la lune  
glissa et un rayon de clarté entra dans la chambre.

Je sautai sur mon lit, pour retomber bientôt  
anéanti, pâle,—je devais être pâle. Ce dont je me  
souviens bien, c'est que mes dents claquaient fu-  
rieusement. Derrière le rideau de la fenêtre, je ve-  
nais d'apercevoir le corps d'un homme.

A la vérité, je ne voyais pas le corps tout en-  
tier. Ce n'était qu'un demi-corps, un bas de corps ;  
mais je me représentais parfaitement le haut, que  
l'épaisseur du rideau devait me masquer.

Vite je pris les précautions usitées en pareil cas  
par les enfants pour se soustraire au danger qui  
paraît les menacer : je levai mon drap sur ma  
tête... Alors je me calmai.

Au bout de quelques instants, je hasardai un  
œil, puis les deux. L'homme était toujours là.

Mes tremblements me reprirent, j'essayai d'ap-  
peler, mais je ne pus articuler aucun son. De  
temps en temps, l'homme remuait légèrement. Je  
m'attendais à le voir sortir d'un moment à l'autre  
de sa cachette et fondre sur moi pour m'étrangler.  
Qui sait ? Peut-être me plongerait-il dans le corps  
un long couteau.

Je frissonnais à cette sinistre pensée. Dans la  
salle à manger, on causait : les éclats de rire arri-

vaient jusqu'à moi. J'avais peur, j'avais bien peur !

Ces trances terribles durèrent jusqu'à minuit. J'essayais de réfléchir, je voulais dompter ma peur. Je me rassurais un peu en voyant que le temps se passait et que l'homme restait toujours en place. Je me disais qu'il ne devait pas être dangereux puisqu'il ne me faisait rien. J'arrivai même à penser qu'il était mort. Oui, c'était cela ; il était venu se pendre derrière le rideau. Mais pourquoi avait-il choisi cette chambre pour se suicider ? Je ne pouvais me l'expliquer. Alors ma terreur augmenta de me trouver avec un mort, et pour échapper à cette nouvelle peur bientôt je préfèrai croire qu'il était vivant.

Enfin les invités partirent et mes parents vinrent se coucher.

Quand mon père eut posé sa lampe sur la cheminée, je fixai attentivement la fenêtre. L'homme avait disparu.

Je n'osai pas dire ma peur, parler de cet homme qui était dans la maison, par crainte que l'on ne me traitât de poltron. Je fis semblant de dormir. Mon père soufla sa lampe, et aussitôt je revis l'homme, toujours la moitié d'homme.

Mes terreurs redoublèrent. La grosse horloge sonna la demie, puis une heure, puis deux heures. Oh ! que ces heures étaient longues et que le jour tardait à venir ! Je souffrais terriblement. L'homme était encore là. Il me semblait qu'il allait quitter sa cache et pour venir nous assassiner tous. Et j'avais alors les remords de ne pas avoir prévenu mes parents. J'étais complice de l'assassin !

A trois heures, n'y tenant plus, je me fis violence et je réussis à crier : Maman.

Ma mère se réveilla.

— Qu'est-ce que tu as, me dit-elle ? Veux-tu bien te dépêcher de dormir.

J'aurais voulu lui répondre, mais je ne pouvais pas. J'avais la gorge serrée, le gosier sec. Je croyais à tout moment que j'allais étouffer. Une sueur froide me couvrait tout le corps. Mon lit en était mouillé. La lune avait disparu, mais le petit jour était venu. Heureusement, car je pouvais surveiller l'homme. Immobile derrière le rideau, il était encore là me regardant.

Je ne voyais pas ses yeux, mais j'avais la sensation qu'il me regardait. Il devait voir que je ne dormais pas, et certainement il attendait mon sommeil pour commettre son crime.

Je souhaitais m'endormir, quitte à ne pas me réveiller. Mais ma peur me cauait une telle souffrance que cela m'était impossible.

Quatre heures sonnèrent, mon père se leva.

Je me dis : il vient d'apercevoir l'homme. Il va lui faire son affaire. Je commençais à me rassurer un peu et j'admirais le courage de mon père qui, sans parler, sans appeler au secours, se dirigeait vers la fenêtre.

Il n'en était plus qu'à un pas. Pour sûr, la lutte allait être terrible. Je me dressai sur mon lit, hagard. Je n'avais plus de souffle. Je suffoquais littéralement.

Tranquillement, sans émotion apparents, mon père souleva le rideau et décrocha sa culotte de pêche qu'il avait, la veille au soir, pendue à l'espagnole de la fenêtre.

Je retombai sur mon lit, et je m'endormis.

D. MASSONEAU.

## UN CONSEIL PAR SEMAINE

*Pour combattre la transpiration des mains.*—Il ne s'agit point de supprimer la sueur, — ce qui serait s'exposer à remplacer un inconvénient par un autre plus grave, — mais d'en modérer l'afflux. Il suffit, dans ce but, de se frotter de temps en temps les mains avec une tranche de citron, ou bien avec de l'alun réduit en poudre très fine.

Ces substances ont pour effet de resserrer les pores de la peau et d'assécher celle-ci, de manière que les travailleurs sujets à une transpiration exagérée, qui les emploieront, ne s'aperçoivent pas de trop leur incommodité.

L'existence du peuple canadien-français est intimement liée à celle du clergé. — E. Z. MASSICOTTE.



## UNE CEREMONIE A CALCUTTA

La Nouvelle revue publie le récit d'un voyage dans l'Inde anglaise, dont nous détachons le croquis suivant qui a tout l'attrait d'une photographie d'après nature :

Un soir, nous nous promenions, mon ami et moi, dans les quartiers indigènes, lorsque notre attention fut attirée par une vive lueur et un grand bruit. C'était le cortège d'un jeune Indien se rendant processionnellement à la demeure de sa fiancée. En tête s'avançaient des chars allégoriques entre deux rangs d'énormes fleurs de lotus artificielles ; puis, sur une estrade, deux bayadères en carton se dandinaient, avec des mouvements de ventre, remuées par un homme caché dessous ; elles remplaçaient les danseuses absentes. A leur suite, les musiques : les indigènes, aux instruments bizarres avec des sons en mode mineur, singuliers, mais justes, et ; par ostentation, un vrai orchestre européen et même une garde d'Indiens déguisés en soldats anglais. Aux leurs de mille lampions, les riches étoffes chatoyaient.

Le marié arrivait à la fin, précédé de ses serviteurs tenant tous de gros bâtons, insignes de commandement. D'énormes candélabres en carton illuminaient de leurs trois rangs de bougies, protégées chacune par une enveloppe de mica et ornées de petites poupées en mariées. Vêtu d'habits splendides, éventé par deux suivants avec les grands éventails en plumet de paon, il était porté sur une haute estrade par une foule d'Indiens nus.

Après une longue course, agrémentée de feux de Bengale et de magnésium, qui attiraient toute la population aux fenêtres ce qui nous permettait d'admirer de délicieux profils d'Indiennes, nous arrivâmes à la demeure des parents de la mariée, vaste maison à l'européenne, en pierres de taille. Dans la cour, une foule hurlante casse les lanternes. C'est à qui arrachera une bougie : la terre en est semée ainsi que de miettes de mica.

Nous hésitons à entrer ; mais le babou se précipite à notre rencontre : " Entrez, nous dit-il, vous êtes les bienvenus. " C'est un grand honneur pour un Indien d'avoir un blanc à ses noces. Nous pénétrons dans la cour intérieure. Les parents sont là, assis sur des nattes. Un vaste et magnifique lit s'étale dans un angle et, au pied, les riches présents du père de la mariée : bagues, colliers, joaillerie, riches étoffes.

Le garçon, un jeune homme de dix-huit ans, s'agenouille au bas du lit, sur une petite natte. Un brahme, à ses côtés, parle d'une voix lente et monotone, avec des pauses fréquentes et un continu balancement de corps. Il dit la généalogie des deux familles. Puis le jeune homme défait ses vêtements ; il en revêt d'autres de soie rouge, présent du père de la mariée, et se laisse coiffer par le brahme d'une grosse tiare en étain qui ressemble assez à celle de nos évêques.

A ce moment, se produit un arrêt. On attend la fiancée. On en profite pour nous faire mille avances, nous asperger d'eau de roses, nous mettre des colliers de jasmin odorant ; finalement, on nous offre d'excellents cigares et une collation indienne : noix d'acajou, gâteaux bizarres, lait fermenté et... du champagne !

Mais, reprenons nos places, car voici la mariée, petite fillette de neuf ans, toute gaie, toute contente, surchargée de bracelets pesants. Les fiancés sont assis vis-à-vis l'un de l'autre et assistés de chaque côté par trois brahmes. L'un d'eux officie, tandis que son voisin répète en sourdine. Tout à coup ils s'arrêtent ; le beau-père vient donner des roupies au brahme-chef, qui les comp et soigneusement et les empoche. Puis, les brahmes déroulent un voile de soie, le tendent audessus de la tête des mariés qui se regardent tour à tour au-dessus du voile. Ensuite, on fait du feu et, dans la flamme,

ils jettent quelque gouttes d'eau du Gange. On donne une coupe de riz au jeune homme qui en verse les grains dans la flamme. Le riz se consume en crépitant, signe de prospérité et d'abondance. Alors la fillette s'assied à droite de son mari : un brahme lui arrange ses vêtements et la voile cérémonieusement.

Et maintenant, c'est fini, petite ; de toute ton existence, tu ne verras d'autre homme que ce mari, accepté sans savoir seulement ce qu'était le mariage ! Tu seras non seulement sa compagne dans la vie, mais après sa vie ; car s'il meurt, tu porteras son deuil jusqu'à ta propre mort !

On paie de nouveau le brahme, tandis qu'un " private gentleman " entonne un chant d'allégresse de sa composition ; et la jeune fille s'en va, et ses compagnons courent et se poussent pour aller la féliciter.

Elle restera chez ses parents jusqu'à sa nubilité ; alors son mari viendra la prendre et le mariage s'accomplira effectivement.

## LA PLAINE D'UNE VIOLETTE

Ah ! pourquoi donc, grand Dieu ! m'avoir ainsi sans pitié jetée sur cette misérable terre quand, heureuse, là-haut, je m'enivrais de ton regard, adorant en silence la grandeur de ton inaltérable génie ? Ton souffle divin me berçait si doucement, quand vers moi ta main caressante s'abaissait pour me cueillir. Je me sentais tressaillir sur ma faible tige en recevant le baiser de paix qu'en ta bonté suprême tu daignais poser sur ma lèvre inassouvie.

He las ! de ce rien enchanté il ne reste plus à mon cœur que le regret de le voir s'effacer peu à peu et disparaître enfin comme un rayon de lune derrière un nuage. C'est qu'ici bas, pauvre violette ! tu n'es plus que l'obscur fleurlette qui croît sous l'herbe et passe inaperçue.

L'orgueilleuse tulipe se rit de ton abandon, tandis que la rose superbe et cruelle t'accable de son mépris. Ces fleurs, malignes autant que brillantes, ne cessent de te répéter : Pauvre fleurlette, que ton sort est pitoyable ! Tu n'as pas même un rayon de soleil pour égayer ta triste solitude. Si quelquefois le soleil te fait l'aumône d'une goutte de rosée, ta pauvre corolle se penche et laisse tomber comme un pleur qui, sur nos pétales veloutés, revêt l'éclat du diamant ; tu t'étoiles avant l'heure, car la brise elle-même passe loin de toi. Oh ! va, pauvre sœur ! l'altière et capricieuse Fortune t'a bien dotée. D'ailleurs, tu n'as que faire d'espérer, l'illusion d'aujourd'hui est trop souvent, hélas ! la déception de demain. L'ombre et l'oubli, voilà ton unique partage. Triste consolation !

VIOLETTE.

## CARNET DE LA CUISINIÈRE

*Poulet au gros sel.*—Après avoir vidé, flambé et troussé un poulet, le mettre à cuire dans une casserole avec eau, sel, carotte, oignons, bouquet garni et gros poivre, le faire mijoter environ trois quarts d'heure, ensuite l'égoutter, le débrider et le laisser au chaud, puis passer le jus, le dégraisser et le faire réduire des deux tiers, servir le poulet avec du gros sel et le jus dans une soupière.

*Filets de mouton à la paysanne.*—On fait revenir dans un plat à sauter quelques tranches de lard maigre, puis on les retire et l'on y met les filets de mouton que l'on aura préalablement salés et poivrés ; après les avoir retournés on y met des mauviettes dont on aura retiré le noyau, on fait cuire à feu assez vif, puis on y ajoute des tranches de lard et on laisse finir de cuire pendant un quart d'heure. Puis on dresse en couronnant les filets de mouton, par-dessus on met les tranches de lard et les mauviettes. Presser dans la cuisson le jus d'un demi-citron, un demi-verre de vin blanc ; en arroser le tout et servir bien chaud.

# NOTES & FAITS



Briques en verre soufflé

M. Falconnier, architecte à Lyon, vient de créer un nouveau produit pour le bâtiment : la brique en verre remplie d'air qui n'est autre chose qu'une bouteille, soufflée comme les bouteilles ordinaires, mais à laquelle on donne toutes les formes voulues de façon à pouvoir les assembler.

La grande difficulté qu'a dû vaincre l'inventeur des briques de verre soufflé est de les faire tenir les unes contre les autres, de trouver une matière, qui coulée dans la sautoire que ces briques portent sur leur pourtour, doit en se solidifiant les sceller solidement. M. Falconnier a d'abord essayé d'employer le plâtre de Paris ; mais cette matière est perméable à l'eau et ne peut par conséquent être utilisée lorsqu'il s'agit de construire des toitures. Il croit avoir trouvé un produit dont l'usage donnera des résultats satisfaisants en ayant recours à une matière bitumeuse, à base d'asphalte.

## A propos de MacMahon

A propos de la mort du vainqueur de Magenta, il nous paraît intéressant de citer un extrait du dictionnaire biographique de Berton, très répandu en Angleterre :

« Après le combat du col de Terchia, le maréchal de MacMahon, qui était alors à la tête de camp du général Achard, reçut de celui-ci l'ordre de porter un pli à Blidah, au colonel Bullières. Et comme la mission était dangereuse, le général offrit à son officier un escadron de chasseurs pour escorte.

« Le jeune aide de camp refusa l'escorte, en déclarant que c'était trop ou trop peu, et il voulut partir seul. A mi route, il se vit entouré de cavaliers ennemis ; mais, fonçant sur eux, les déconcertant par son audace, il traversa leurs rangs dans l'espoir de gagner, avant d'être rejoint, un précipice profond appelé le ravin de Blidah.

« Et il poussa son cheval, une bête de pur sang, vers le gouffre. L'animal s'élança et franchit le ravin avec son cavalier ; aucun Arabe n'osa tenter ce saut désespéré et le jeune officier gagna Blidah sain et sauf.

## Les ongles et le caractère

Il existe, d'après certains savants, une relation entre les ongles et le caractère.

Les ongles longs et effilés veulent dire : imagination et poésie, amour des arts et paresse.

Longs et plats : sagesse, raison et toutes les facultés graves de l'esprit.

Larges et courts : colère et brusquerie, contreverse, opposition et entêtement.

Bien colorés : vertu, santé, bonheur, courage, libéralité.

Ongles durs et cassants : colère cruaute, rixe, meurtre et querelles.

Recourbés en forme de griffes : hypocrisie, méchanceté.

Mous : faiblesse d'esprit et de corps.

Ongles courts et rongés jusqu'à la chair : bêtise et vice.

Cachez vos ongles, messieurs, quant à vous, mesdames, vous avez tout intérêt, n'est-ce pas ? à montrer vos aimables "griffes".

## Anecdote

Le *Nouveau Temps*, de Saint-Petersbourg, raconte l'anecdote suivante, qui donne une assez juste idée de l'état d'esprit en Russie :

Passant par la perspective Zagorodny, je fus témoin de la scène suivante :

Un *gorodovoï* (sergent de ville) morigène un marchand ambulancier, qui porte devant lui un éventaire avec des pommes et des prunes.

— On t'a dit cent fois qu'il n'est pas permis de stationner ici. Allez ! en marche vers le dépôt ! Le pauvre diable est tout consterné. Tout à coup son visage s'illumine : "Vif la France !" s'écrie-t-il de toute sa force de ses poumons. "Vif la France !" et il agita sa casquette.

Aussitôt, deux ouvriers accoururent : "Il a raison cet homme, de crier : Vif la France !" En peu de temps, un rassemblement se forme et c'est au tour de l'agent d'être fort embêté.

Un marchand s'approche : "Vous avez tort, monsieur l'agent. Cet homme fait très bien de crier : Vif la France ! Et pour preuve, nous lui achetons toute sa marchandise."

Au bout d'une ou deux minutes, le corps du délit avait disparu et la foule aussi.

Seul, l'agent restait, cherchant à rassembler ses esprits.

\*\*\*\*\*

## Fantaisie

Un journal de Paris publie l'amusante fantaisie que voici :

Heureux suivant ses goûts ;  
Lorsqu'il a palpé un héritage, l'ironiste se porte aux nues ;

L'anatomiste prend un air crâne ;

Le boucher se tord les côtes ;

Le chauffeur mène grand train ;

Le commissionnaire se montre aux courses ;

Le chiffonnier se tient aux rentes sur les tas ;

Le chansonnier se donne des airs ;

Le charcutier fait le grand saigneur ;

Le chemisier se pousse du col ;

La culottière arrive à doubler ses fonds ;

Le filateur quitte le métier ;

Le fabricant de crayons charge de mine ;

Le fruitier fait sa poire ;

Le fabricant de vis allonge le pas ;

L'imprimeur change de caractère ;

Le joueur d'échecs devient fou ;

Le mesureur se permet de vous toiser ;

Le naturaliste chasse les espèces ;

Le peaussier ne fait plus de cas du tan ;

Le teinturier détache de nouveaux coupons ;

Et le maria — français ou russe — ne se laisse plus aborder.

Notre spirituel confrère s'oublie et nous oublie. Remplissons la lacune.

Le journaliste pêche à la ligne.

\*\*\*\*\*

## Combat d'enfants chrétiens et musulmans

L'historien arabe Boha Eddin rapporte un fait assez curieux qui se passa devant Saint-Jean d'Acre, en 1189. Cette ville, alors au pouvoir des Sarrasins, était assiégée par les chrétiens, et vigoureusement défendue. Près d'un siècle de guerres acharnées avait fait disparaître les haines aveugles qui, dans les premières croisades, divisaient si profondément les Francs et les infidèles, et, comme des engagements multipliés avaient lieu sans cesse de part et d'autre, les assiégés et les assiégeants avaient fini par se connaître et lier conversation entre eux.

Lorsque les combattants étaient fatigués, dit Boha Eddin, ils quittaient leurs armes et se mêlaient indistinctement. Ils dansaient, chantaient, se livraient à la joie ; en un mot, les deux partis devenaient amis jusqu'au moment où l'on donnait de nouveau le signal du combat. Un jour, qu'après un choc opiniâtre, les Chrétiens et les musulmans cherchaient à se distraire de leurs fatigues, un chrétien dit aux soldats de la garnison : Jusques à quand les grands se battront-ils ? Que ne faisons-nous nous battre aussi les petits ? Allons, mettons nos enfants aux prises avec les vôtres.

Alors plusieurs enfants sortirent de la ville, les chrétiens en amenèrent de leur camp et la lutte commença. Le plus grand courage fut déployé de part et d'autre. Un enfant musulman, entre autres, saisit son antagoniste de toutes ses forces, l'enleva de terre et le terrassa.

Or, chose singulière, le vaincu fut considéré comme prisonnier et ses parents donnèrent deux pièces d'or pour le racheter. Le vainqueur faisait de grandes difficultés pour recevoir le prix de cette rançon : on fut obligé de lui dire que le vaincu était son prisonnier et il prit l'argent.

## Caractères, mœurs, usages et coutumes des différents peuples

Les Tartares sont très adonnés au brigandage et au vol ; ils habitent sous des tentes ou dans des chariots, sont friands de la chair de cheval et des liqueurs fortes ; ils sont forts et robustes, mais peu policés et n'ont presque aucune idée de Dieu.

Les Japonais sont grands, mal faits, ont le teint olivâtre, les yeux petits ; ils sont adroits, spirituels, propres aux sciences, bons cultivateurs.

Les Egyptiens sont fourbes, indolents, voleurs ; les Cophtes, quoique chrétiens, sont aussi fort sujets à ces vices ; mais ils sont plus spirituels et plus susceptibles d'une entière civilisation ; la patrie du Caire a juridiction sur eux.

Les Nubiens sont forts et robustes ; mais les excès auxquels ils se livrent dès leur bas âge, causent à la plupart une mort prématurée. La guerre, le vol et la trahison semblent être l'objet spécial de leur éducation.

Les Abyssiniens ont le teint olivâtre, sont grands, robustes habitent des huttes ou des tentes, mangent la chair crue des animaux et boivent leur sang ; ils ont un grand mépris pour les étrangers, et croient se souiller de manger avec eux.

Les habitants des Côtes Orientales de l'Afrique ont pris des mœurs plus réglées par leurs rapports avec les Européens ; ils sont même hospitaliers et s'exercent à l'agriculture et aux arts.

LE CHERCHEUR.

## NOUVELLES A LA MAIN

Un médecin de province causait du transfert de l'hospice avec l'administrateur de celui-ci :

— Ah ! déclare tout à coup ce dernier, si tous vos confrères vous ressemblaient, le mieux serait de supprimer notre hôpital.

— Oh ! proteste avec modestie le docteur.

— ... Et de construire un second cimetière.

X... a enterré sa troisième femme. Or, l'autre jour, il était cité comme témoin devant les tribunaux. Et voilà que, machinalement, au président qui lui demande sa profession, il répond :

— Veuf.

— Tu sais, je me marie...

— Pour de vrai ?

— Pour de vrai.

— Ah !

— Tu ne me demandes pas ce que fait mon futur ?

— Oh ! je le sais, va... Il fait une fameuse bêtise...

Le pauvre docteur Z... avait confié ses économies à un banquier véreux. Hier, il va constater, avec le commissaire de police, le départ du financier.

Il erre, navré, dans la pièce, aperçoit le coffre-fort vide et, tapant dessus :

— Il n'y a plus d'espoir !... Pourtant, le coffre était bon !

## NOS PROVERES

Il est aussi difficile aux riches d'acquérir la sagesse qu'aux sages d'acquérir les richesses. Mais les sages et les riches peuvent acquérir une bonne santé en se servant de l'*Emulsion Boulanger* d'huile de Foie de morue.

On reconnaît les tours à leur ombre et les grands hommes à leurs envieux. On reconnaît l'*Emulsion Boulanger* à son goût exquis et à ses propriétés restauratives.

Il n'est rien comme la parole, comme le geste empreints de simplicité gracieuse pour ajouter à la femme une poésie physique d'une grande séduction. Il n'est rien comme *Le Vido*, eau de brauté, pour lui rendre au teint l'éclat de la beauté et de la jeunesse. Demandez en une bouteille à votre pharmacien.

**GOUDRON** LIQUEUR HYGIÉNIQUE, ANTI-ÉPIDÉMIQUE, PRÉSERVATIVE ET CURATIVE DES MALADIES de la poitrine, de l'estomac et de la vessie. Exiger l'adresse 19, r. Jacob, Paris.

**GUYOT** CHOSES ET AUTRES

—La dernière invention en bicyclettes vient de Lesvenworth, Kansas. C'est le bicycle d'hiver!

**CHARBON** EN POUVRE ET EN PASTILLES, APPRUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE LES MALADIES de l'estomac, la dyspepsie, la diarrhée, la dysenté-rie, la cholé-rie, le chole a, 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

**BELLOC** —La qualité de l'avoine cultivée à Manitoba est supérieure, dit on, à celle de toutes les autres provinces.

**PILULES** APPRUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE L'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Épuisement des forces. LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES

**VALLET** —A la colonie anglaise de la Nouvelle Zélande, les femmes ont le droit de vote maintenant tout comme les hommes, une loi à cet effet venant d'être passée par la législature.

**QUINUM LABARRAQUE** VIN FÉRRUGINEUX, TONIQUE DIGESTIF, APPRUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS, pour les convalescents et tous ceux qui souffrent de faiblesse de l'estomac, d'anémie, d'épuisement causé par l'âge, les excès, le travail, la fièvre. EN BOUT. ET 4 2 BOUT. 19, rue Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

## Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) payable le premier jour de décembre prochain, a été déclaré pour le semestre courant sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront fermés en conséquence du 16 au 30 novembre, inclusivement.

Par ordre du Bureau de Direction.

W. WEIR, Président.

Montréal, 24 octobre 1893.

## LIBRAIRIE FRANÇAISE

**L. DERMIGNY**

126 w. 25th STREET, NEW-YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

1608, NOTRE-DAME

Soul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément coloré, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats-Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc., etc.; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

UNE DOSE LE GRAND TAKE THE BEST



Remède contre la toux. 25c, 50c, \$1. Guérit la Consommation, la Toux, le Grippe, les Maux de gorge. Vendu par B. B. Moyle. 283-mls-100

## Jeux d'esprit et de combinaison

FRANK-J. MARSHALL

Le portrait ci-dessous est celui d'un jeune joueur d'échecs, dont la réputation grandit de jour en jour parmi nos amateurs.

Ce futur champion, Frank J. Marshall, est fils de M. Alfred Marshall, de cette ville, et n'est âgé que de seize ans. Malgré sa jeunesse, il a prouvé, en maintes circonstances, qu'il pouvait combattre sans crainte, à pièces égales, avec nos meilleurs joueurs locaux.



FRANK J. MARSHALL

Il fait partie du Montreal Chess Club, et les membres de ce club le considèrent comme un adversaire fort redoutable. Son jeu combine la rapidité et l'originalité. Par inclination, il préfère toujours l'attaque à la défense, contrairement à ses adversaires, qui suivent une tactique opposée, quoique probablement pour une toute autre raison.

Lundi, le 13 novembre au soir, dans une série de parties simultanées jouées par M. Steinitz, le champion du monde, alors qu'il se défendait contre seize adversaires, M. Steinitz rencontra chez le jeune Marshall une défense opiniâtre et forte (nous donnons plus bas cette partie), ce qui fit dire au maître qu'il n'avait jamais rencontré un amateur de son âge pour lui donner autant de misère. M. Steinitz lui prédit un avenir brillant s'il continuait à s'occuper du roi des jeux.

Blancs		Noirs	
M. STEINITZ	F. J. MARSHALL	M. STEINITZ	F. J. MARSHALL
1 P 4 R	1 P 3 R	14 F 3 R	14 D 5 T
2 P 4 D	2 P 4 D	15 Roq. TD	15 D 5 TD
3 C 2 D	3 C 2 R	16 R 1 C	16 T 1 D
4 F 3 D	4 CD 2 FD	17 P 4 FR	17 F 5 F
5 P 3 FD	5 C 3 C	18 D 3 F	18 T 4 TD
6 C 3 C	6 P 4 R	19 C pr T	19 D pr P éch.
7 D 2 R	7 F 3 R	20 R 1 F	20 D 8 T éch.
8 C 3 F	8 F 3 D	21 F 1 C	21 D pr C
9 P pr PD	9 F pr P	22 D 4 R	22 F 7 T
10 P pr PR	10 Roq	23 D pr P éch.	23 R 1 F
11 F pr C	11 T 1 R	24 T 4 D	24 P 3 FD
12 F 2 F	12 C pr P	25 T 1 D	25 D 2 F
13 C pr C	13 T pr C	26 D 8 T éch.	26 Résignant

## ANNONCE DE John Murphy & Cie VISITEZ

Notre grand bazar qui est actuellement assorti de mille et une nouveautés en fait de jouets de toutes sortes.

MANTEAUX, MANTEAUX

Visitez notre département de manteaux et examinez avec soin l'immense assortiment.

Notre assortiment de poupées est immense et les prix sont plus bas que ceux du gros.

Visitez notre dentelle en soie noire de 44 pouces de largeur, vendue 95c la verge.

Visitez notre département de jouets

MOUCHOIRS

Nous venons de recevoir 160 douzaines de mouchoirs "Initiales," pour être vendus comme suit :

6 mouchoirs pour 50 cts  
ou  
10 cts chaque

Ainsi que 50 douzaines de mouchoirs de soie japonnette, pour être vendus 10 cents chaque.

Visitez notre département de jouets qui comprend un assortiment immense.

## JOHN MURPHY & CIE

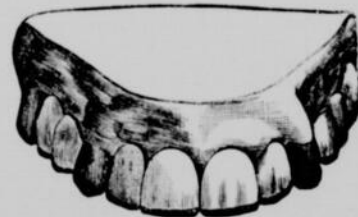
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

À COMPTANT ET À UN SEUL PRIX

Soleil Wel. 2182

Federal Wel. 58

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**A. S. BROUSSEAU, L.D.S.**

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER**

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois. Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les deux Mariages de Cécile."

## A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

A LA  
**VILLE DE MONTREAL**

**\$150.000**

De Marchandises vendues à un bon marché extraordinaire pendant 60 jours.

**Immenses Réductions**

DANS TOUS LES

**DEPARTEMENTS !!**

\$10,000 de joaets vendus presque pour rien !

Hâtez-vous de venir si vous voulez profiter de cette occasion unique. Rien de semblable n'a jamais été vu à Montréal.

**Cie GENERALE**

— DES —

**BAZARS**

COIN DES RUES

Ste-Catherine & St-Laurent  
**Cognac Jockey Club**

Carte Or V. S. O. P.  
GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente partout

**\$1.25 LA BOUTEILLE**

Abonnez vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

**MAISON - BLANCHE**

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATION D'AUTOMNE.—Notre assortiment dans la mercerie comprend les plus hautes nouveautés. Nous venons de recevoir les formes les plus nouvelles en fait de chapeaux américains et anglais.

**T. BRICAULT**

UN SEUL PRIX

188

Le suprême degré d'excellence pour la saveur, les qualités nutritives et digestives a été atteint par le

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Le public a la garantie positive qu'il obtient la forme la plus parfaite possible d'aliments concentrés.

Refuser toute contrefaçon

Été d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

**WESTERN**

INCORPORÉE EN 1861

Capital	\$2,000,000
Profits pour l'exercice 1892	2,667,061
Fonds de réserve	1,085,000

J. H. BOUTIN & FILS, Successeurs de la Compagnie de Montréal, 154, St-Jacques  
ARTHUR HOGAN, Agent en Canada. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

**Savez-vous Pourquoi**

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

**RENAUD, KING**

AND

**PATTERSON**

**MEUBLES & LITERIE**

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

**LE BANQUE JACQUES-CARTIER**

DIVIDENDE No 56

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après vendredi le premier décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre inclusivement.

Par ordre du Bureau de Direction.

A. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 novembre 1893.

**32,404**

**BUREAUX**

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

Saint-Nicolas, journal illustré pour les garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 16, rue oufflet, Paris, France



Des milliers de personnes souffrantes

Ont immédiatement recours aux  
**REMEDES SAUVAGES**

DE

**Geo. TUCKER**

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

392—RUE CRAIG, MONTREAL—392



**LE PACIFIQUE CANADIEN**

Les trains laissent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 4.45 a.m., \*9.10 p.m.,  
Boston, 8.00 a.m., \*8.20 p.m.  
Portland, 9.00 a.m., \*8.20 p.m.  
Toronto, 8.25 a.m., \*8.00 p.m.  
Detroit, Chicago, 8.25 a.m., \*8.00 p.m.  
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., 8.10 p.m.  
Winnipeg et Vancouver, 4.45 p.m., 9.10 p.m.  
Ste-Anne, Vaudreuil, etc., 8.25 a.m., 4.15 p.m., 6.15 p.m.  
Brockville, 8.25 a.m., 4.15 p.m.  
Winchester, 8.25 a.m., 4.15 p.m.,  
St-Jean, 8.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.40 p.m., 8.20 p.m.  
Sherbrooke, 4.05 p.m., \*8.40 p.m.  
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.  
Perth, 8.25 a.m., 4.15 p.m., \*8.00 p.m.  
Newport, 8.00 a.m., 4.05 p.m., \*8.20 p.m.  
Halifax, N.E., St-Jean, N.B., etc., \*8.40 p.m.  
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 6.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, 8.10 a.m., 8.30 p.m. et 10.30 p.m.  
Lalonde, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.  
Ottawa, 8.50 a.m.,  
St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.  
St-Jérôme, 8.50 p.m., 5.30 p.m.  
Ste-Rose et Ste-Thérèse 8.50 a.m., (a) 3 p.m., 5.30 p.m. — Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.

\* Samedis exceptés. \* Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué. s Chars-palais et chars-dortoirs. § Dimanches seulement. (a) Excepté les samedis et dimanches. † Connexion avec Portland tous les jours, le samedi excepté.

**BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS**  
129 RUE ST-JACQUES  
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER